



CHAPITRE IV

L'ORGANISATION ET LA FRATERNITE

La nécessité de l'unité de la résistance face au fascisme transforme en armée disciplinée des groupes combattifs dispersés, c'est un point fondamental de l'Espoir. Il y a alors conflit avec la spontanéité fraternelle dans la révolte de l'homme. Malraux revient plusieurs fois à l'idée qu'il faut changer la conscience de la fraternité et la ferveur apocalyptique qui l'accompagne en une force capable de résister contre les ennemis fiers de leur puissance guerrière. D'abord, pour vaincre, il faut créer une unité d'action orientée vers la résistance aux franquistes pour que la fraternité ne périsse pas. Contre les tanks et les forces aériennes des fascistes ne cessant pas de progresser, contre la guerre technique du xx^e siècle, les antifascistes qui recourent seulement à l'héroïsme des actions isolées et au courage sont battus s'ils s'acharnent à agir sur l'illusion que les meilleurs triompheront tout seuls. Il leur faut non seulement se battre mais aussi savoir combattre avec les moyens qui permettent à une unité combative d'obtenir des résultats effectifs.

4.1 L'ORGANISATION SOUS LA DIRECTION COMMUNISTE

L'effort de réconciliation d'attitudes opposées ne concède pas seulement pour Malraux avec une prise de

conscience de la pagaille anarchiste, mais aussi et surtout avec la capacité communiste à organiser l'apocalypse. Seuls ou presque seuls dans le roman, les communistes osent prendre des décisions efficaces. Et, selon toute apparence, la direction communiste paraît dynamique: elle promet d'abord des valeurs collectives-la dignité, la justice sociale, la fraternité; puis, elle apparaît comme le moyen concret de discipliner toutes les réactions d'autodéfense devant l'intervention fasciste et de les métamorphoser en une agressivité disciplinée. Sous la direction de gauche, il s'agit des lors de savoir comment unir les groupes trop nombreux des combattants, et de percevoir, ensuite, les côtés négatifs de cette organisation rigoureuse. En effet, elle ébranle, quelques fois très nettement, la thèse de la fraternité.

Pour parvenir à créer une communauté unie, il faut d'abord s'imposer dans le 5^e régiment : l'ensemble des milices communistes à pour mission de constituer une armée efficace, puis de développer partout une discipline militaire qui permette d'obtenir des résultats fructueux. Ce mouvement de la multiplicité vers l'unité disciplinée est symbolisé par le personnage de Manuel qui se transforme graduellement en chef militaire : il éprouve alors le sentiment d'une responsabilité envers ses camarades. La première section de la deuxième partie annonce le changement d'atmosphère : tout d'abord, Manuel fait face dans le



parc d'Aranjuez aux fuyards et aux rescapés, vaincus et démoralisés, qui, en attendant le sauveur, se dispersent "comme des feuilles réunies en tourbillon puis hachées par le vent."¹ L'image des feuilles paraît significative : elle nous donne l'impression de quelque chose d'incapable de résister contre la force violente. Malraux parvient à arrêter les fuyards, à les organiser et à leur rendre confiance : "il y a en nous qui sommes là, qui sommes des combattants du premier jour, qui prenons nos responsabilités (. . .) vous savez que c'est un camarade qui vous parle. Je m'engage à vous organiser, vous vous engagez à défendre la République."² Le dernier chapitre de cette section confirme qu'il y a quelque chose de changé, que la situation présente au moins un élément positif : les fascistes sont arrêtés. "Les fascistes avancent depuis le Maroc, mais ils reculent depuis le parc de l'ouest."³ L'emploi du présent : "reculent", suggère que la victoire n'est pas impossible. On peut aller plus loin et constater que cet épisode est situé vers la fin de cette première section du livre au moment où il est clair que la situation est sur le point de transformer en une ferveur commune autour du gouvernement espagnol. Sur le plan émotif, Manuel, devant les fuyards et les rescapés, se rend compte presque immédiatement que l'amitié n'est pas seulement d'être avec ses amis lorsqu'ils

¹ Malraux, L'Espoir, P. 261.

² Ibid, p. 266 - 267.

³ Ibid, p. 332.

ont raison, mais aussi et surtout lorsqu'ils ont tort. Il est profondément ému, le soir, par les discours qui s'offrent à lui ; enfin, il est en face d'une fraternité qui prend la forme de l'action.

La conscience qu'avaient ces hommes de représenter des vies, des faiblesses et des responsabilités, de représenter les leurs en face d'un des leurs, était si évidente que la révolution, dans sa part la plus simple et la plus lourde, était entrée avec eux : la révolution, pour celui qui parlait, c'était le droit de parler ainsi. Manuel l'étreignit, à l'espagnole, et ne dit rien.⁴

De ce point de vue, l'organisation, pour parvenir à faire reculer l'adversaire, c'est déjà la naissance du chef : l'ordre hiérarchique, la division des tâches, une discipline rigoureuse, font vite disparaître la spontanéité apocayptique. Manuel, d'abord un simple militant communiste un peu bohème, est désigné pour assister le secrétaire du syndicat des Cheminots : Ramos plus tard. lieutenant - colonel, devient le symbole de l'armée républicaine, d'abord inexistante. Il ordonne peu à peu la confusion apocalyptique dans la douleur et le sacrifice, jusqu'à devenir un chef discipliné pour faire reculer les Italiens et les franquistes lors de la

⁴ Ibid, p. 269.

bataille de Guadalajara où se termine le roman. Il se joint au sentiment de responsabilité envers ses hommes, qui se sentent liés à leur chef; leur dignité fraternelle dépend de lui. Ainsi en est-il, lors d'un défilé des troupes de Manuel ou pour la première fois dans le régiment, on entend le commandement de "Tête à gauche"⁵; il apparaît évident que l'organisation n'exclut pas les liens entre les hommes:

Toutes les têtes se tournerent à la fois vers Manuel. C'était la première fois que ce commandement était crié dans le régiment; et l'une des premières fois sans doute sur tout le front de Madrid. Ce salut par quoi tous les volontaires se liaient davantage à leur chef.

(. . .) Manuel regardait passer tous ces hommes en ordre de combat, aussi forts maintenant que leurs ennemis. Il sentait qu'il avait chargé de les défendre contre tous et contre eux-mêmes, comme eux défendaient le peuple d'Espagne.⁶

D'autre part, la mise en action des brigades internationales, inspirées par le prestige des communistes, et imitées le célèbre 5^e régiment dont la discipline et les vertus techniques font l'orgueil

⁵ Ibid, p. 399.

⁶ Ibid, pp 399 - 400.

du PEC (Parti Communiste Espagnol) suggère le surcroît des hommes de gauche, désormais nombreux qui contribuent à sauver l'Espagne. Les brigades internationales, formées premièrement à Albacète et à Madrid par des volontaires, chacun dans sa spécialité, sont "le symbole de l'engagement héroïque et de la solidarité internationale des antifascistes."⁷ Et, c'est par une indication sonore que Malraux évoque l'atmosphère de la naissance des Brigades:

La fenêtre était ouvert; (. . .) un martèlement, entre, aussi net que celui des fers des chevaux, mais ordonne comme celui des battoirs et des forges: c'était le piétinement sous les fenêtres, faisait trembler le maisons (. . .) les hommes des brigades martelaient la rue étroite, sonore comme un couloir. Ils approchaient des casernes, et ils commencèrent à chanter: et, pour la première fois au monde, les hommes de toutes nations mêlés en formation de combat chantaient l'internationale.⁸

Cette répétition rythmique du "piétinement assourdi des troupes", destiné à intensifier une atmosphère, crée très sûrement une situation d'enthousiasme et de discipline qui est exactement celle que Malraux veut obtenir dans

⁷ Gaillard, L'Espoir, p. 1.

⁸ Malraux, L'Espoir, p. 274 - 5.

cette épisode de la naissance des brigades internationales. Ce présage d'espoir suggère que les antifascistes commencent à organiser l'Apocalypse ; ces deux mots ne sont pas contradictoires car, cet hymne révolutionnaire chanté par les internationaux montre assez que c'est la fraternité et enthousiasme qui en sont les valeurs fondamentales. Sur le plan stratégique, l'entrée dans l'action des Brigades internationales laisse prévoir une conclusion plus sereine, plus optimiste : les fascistes sont repoussés, ils sont obligés de repasser le Manzanares."⁹ "Je n'aurais jamais cru qu'il y eut tant de balles au monde, pense Siry, (le volontaire français) ni tant pour moi! (...) Là peur est là, mais elle ne le gêne ni pour marcher, ni pour aucun geste. Ça va."¹⁰ Quelques lignes plus loin, Siry découvre l'efficacité des Brigades internationales:

Partout autour de lui, debout couchés ou morts, visant tirant, il y a ses copains d'Ivry et les ouvriers de Grenelle, ceux de la Courneuve et ceux de Billancourt, les émigrés polonais, les Flamands, les proscrits allemands, des combattants de la commune de Budapest, les dockers d'Anvers-le sang délégué par la motié du prolétariat d'Europe."¹¹

⁹ La petite rivière qui borde Madrid à l'ouest.

¹⁰ Malraux, L'Espoir, p. 328.

¹¹ Ibid., p. 329.

Grace à la brigade internationale, grace à cette méditation de Siry, nous pouvons juger de toute la valeur du livre : le roman atteint à une prise de conscience, c'est - à - dire, à une unification. Sur le plan émotif, le sang versé pour cette unification trouve son sens dans l'aventure de Siry et Kogan, l'un est français, l'autre est bulgare ; ils ne peuvent communiquer qu'en imitant le chant des oiseaux. "Un chant de merle s'élève, reste suspendu comme une question, - une autre lui répond (. . .) Les merles sont Siry et Kogan. (. . .) Kogan est bulgare, et ne sait pas le français, ils sifflent."¹² Ayant certainement participé en novembre, malgré leur impréparation, à sauver Madrid, ils se découvrent une profonde amitié l'un pour l'autre et cela en peu de temps. Au moment crucial où la victoire, comme la défaite, reste encore possible, Siry perd Kogan. Puis, c'est la retraite des fascistes et le chapitre sur la première attaque de la brigade internationale contre l'intervention ennemie. Elle se termine ainsi : "Ebloui, un merle chante. Quelque part dans la brume, Kogan qui saigne sur les feuilles mouillées (. . .) répond, pour les blessés et pour les morts."¹³ Ce chant d'oiseau qui s'élève après la bataille sanglante et qui signifie que les deux camarades restent toujours vivants est le symbole de l'espoir naissant des antifascistes, et

¹² Ibid., p. 326.

¹³ Ibid., p. 332.



ceci d'autant plus que jusqu'à ce moment - là, les descriptions centrées sur apocalypse étaient naturellement tragiques.

D'autre part, la formation des brigades ne coïncide pas seulement avec la prise de conscience que les communistes sont capables d'organiser, mais aussi et surtout avec le fait que les rapports des héros combattifs tels Magnin, Attignic avec leurs mercenaires étaient fortement ébranlés. On trouve la description de cette crise dans la scène où Leclerc, prototype du mercenaire, ivre mort d'avoir fui devant la chasse ennemie, parle violemment contre tous et tout. Il a honte de n'avoir plus en lui de conscience morale sans laquelle l'engagement révolutionnaire est intolérable:

Mais si je suis ici, dit Leclerc, c'est parce que je suis un dur. J'suis un invétéré du manche.

Le reste, c'est pour les nouilles flexibles, déprimés et journalistes. Chacun son goût, excuse-moi. (...) J'suis pas un causeur. . .

Mais quand même . . . j'aurais été tué aujourd'hui, une supposition, qu'est - ce qu'ils devenaient, mes contrats?¹⁴

¹⁴ Ibid., pp. 287 - 96.

L'attitude des mercenaires cause de sérieux problèmes de discipline jusqu'à ce que Attignies, témoin anxieux et meilleur ami de Magnin, croit que "Si Magnin ne les balance pas, ces gars là vont pourrir l'escadrille."¹⁵ Magnin prend ainsi la résolution de renvoyer Leclerc en France, ainsique tous ceux qui n'acceptent pas les nouvelles mesures : l'escadrille de Magnin est désormais assimilée à l'aviation espagnole, c'est - à - dire à l'armée populaire:

Camarades, dit Magnin à ses hommes. Tous seront en France demain. A partir d'aujourd'hui, nous sommes tous assimilés à l'aviation espagnole. Tous les contrats sont supprimés (. . .) La question du Pelican (les mercenaires) est réglée, nous ne devons donc plus nous souvenir que de ce que chacun avait fait de bien avant.¹⁶

Or, l'acte combatif pour Leclerc est plutôt une frustration puisque dans l'engagement collectif qu'est l'activité révolutionnaire, il ne peut établir de contact avec un autre être humain. Sa motivation pour entrer en action est créée par la curiosité de l'aventure qui n'est autre qu'une épreuve personnelle. L'attitude négative de ce mercenaire aventurier renforce le sentiment d'angoisse qu'éprouve Magnin. C'est à ce moment sans doute qu'il se

¹⁵ Ibid., p. 288.

¹⁶ Ibid., p. 295.

rend pleinement compte que finit la tentative de fusion entre volontaires et mercenaires et commence l'ère de l'intégration des volontaires de brigades. Il s'agit évidemment non seulement du groupe d'élite de gens cultivés mais aussi et surtout de tous ceux qui choisissent consciemment l'efficacité qui mène à la victoire.

4.2 L'ORGANISATION ET L'ECART ENTRE LA FRATERNITE ET LA HIERARCHIE DES RESPONSABILITES

Le roman ne laisse pas de doute que les défenseurs de la thèse la discipline et l'organisation ont raison. L'apprentissage de Manuel qui se termine graduellement en "un officier du peuple qui mène le peuple à la victoire"¹⁷ est un apprentissage exalté, positif qui prouve le triomphe de l'organisation. Les troupes dont Manuel est le commandant, sont principalement responsables de la victoire de Gualadajara où se termine le roman. Il semble que cette nécessité rende le roman plus vivant dans la mesure où elle nous convainc que "l'union de l'Apocalypse et de l'organisation n'est pas une panacée."¹⁸ Il s'agit de voir maintenant comment le choix d'une organisation rigoureuse, quoi qu'il soit considéré comme indispensable, est aussi reconnu comme tragique non

¹⁷ Gaillard, L'Espoir, p. 53.

¹⁸ Carduner, La Création Rommanesque de Malraux, p. 140.

immédiats de besoin et de combat; c'est dans la fraternité qu'ils s'unissent. "Condamnés à changer ou à mourir"²¹ rappelle Golovkin. Si certains anarchistes ne peuvent pas changer, ils disparaissent alors du livre. La mort de l'anarchiste le Négus, personnage obstiné qui disparaît et meurt jeune, est considérée comme "escamotée, discrètement narée de façon telle que nous devinions qu'il est mort."²² A Madrid, lors d'un combat souterrain sauvage du début de décembre avec le gros copain Gonzalez, le Négus finit par atteindre une cave:

Le Négus éteint, et saute. En face de lui, une autre torche, elle aussi, cherche; celui qui la tient n'a pas vu la lampe du Négus, éteinte la première. Un fasciste. Tirer? Le Négus ne voit pas l'homme. La maison rose est presque au-dessus d'eux. Gonzales est encore dans le boyau. Le Négus lance sa grenade. Quand la fumée qui roule sur elle même dans la lumière de la torche de Gonzales se dissipe, deux fascistes sont effondrés, la tête au - dessus d'un lac gluant d'huile ou de vain. . .²³

"Deux fascistes", remarquons-nous. Mais la phrase précédente indique qu'il n'y en a qu'un dans la cave avec

²¹ Ibid., p. 208.

²² Carduner, La Création Romanesque chez Malraux, p. 137.

²³ Malraux, L'Espoir, p. 411.

le Négus. L'ironie est visible : le Négus mort est considéré comme un fasciste par son camarade Gonzalez. La disparition du Négus, lui qui dans la partie d'avant exprimait si totalement la position anarchiste - l'Apocalypse sans futur - est significatif : commence une nouvelle étape dans la guerre.

La nécessité de l'organisation est reconnue comme tragique même chez les communistes, y compris Manuel, qui soutient la primauté de la discipline. Dans l'Espoir, Manuel sent très vivement le dilemme que finit par rencontrer l'entreprise révolutionnaire. "En tout homme qui agit et les conditions de son action, il y a un pugilat,"²⁴ expliquait Garcia. L'événement essentiel à savoir que Manuel est pris dans le dilemme que pose l'action, est l'exécution de deux fuyards de sa brigade. Il paraît évident qu'il ne les tue pas pour des raisons personnelles : ces exécutions sont "le sceau d'une discipline de commandement"²⁵ que Manuel doit s'imposer contre ses propres sentiments. En regardant l'un des fuyards à genoux qui l'implore de le laisser vivre, Manuel constate que "jamais il n'avait ressenti à ce point qu'il fallait choisir entre la victoire et la

²⁴ Ibid., p. 390.

²⁵ Smith, Le Meurtrier et la vision Tragique, p. 160.

seulement par les non communistes mais surtout par d'autres défenseurs de la thèse de la discipline.

Si l'organisation parvient à faire reculer les adversaires, c'est pour "se trouver prise au piège de son système, enserrée dans le mécanisme de son ordre administratif et militaire"^{1°} La nécessité d'une organisation dans la révolution finit par la détourner de son but : l'ordre hiérarchique et le totalitarisme rigoureux font vite étouffer la spontanéité militante. Les anarchistes surtout se sentent très mal à l'aise en face d'une autorité coercitive qui est la hiérarchie des responsabilités. Dans la bataille pour la défense de Madrid, l'anarchiste "le Négus" avoue à son camarade : "Tu comprends, les communistes travaillent bien. Je peux travailler avec eux mais les aimer, non, j'ai beau me battre les flancs, y a rien à faire..."^{2°} Cela montre que pour la cause commune, il faut oublier les différences d'idéologie et de tempérament. Il ne suffit pas que la cause soit juste, il faut encore qu'elle triomphe. C'est pour cette raison que les anarchistes acceptent de suivre un certain nombre d'instructions communistes mais refusent d'aller plus loin. Or, les anarchistes et les communistes vivent entre eux dans les rapports

^{1°} Domenach, Le Retour du Tragique, p. 182.

^{2°} Malraux, L'Espoir, p. 410

pitié"²⁶ Si Manuel veut que ceux avec qui il combat
 soient vainqueurs, il doit transformer l'Apocalypse
 en arme. C'est en effet, la discussion entre Scali,
 le vieil historien d'art, et Garcia, ethnologue et
 chef de la révolution, qui peut être un éclairage
 sur la perception tragique du monde de Manuel:
 discussion qui a lieu juste après la scène des
 condamnés plaidant leur pardon. Selon Garcia, l'acte
 est un choix parmi les multiples possibilités de la vie:
 Du moment que nous sommes d'accord sur le point
 décisif, la résistance de fait, cette résistance
 est un acte : elle vous engage, comme tout acte,
 comme tout choix. Elle porte en elle - même toutes
 ses fatalités. Dans certains cas, ce choix est un
 choix tragique. Et après? Fallait - il ne pas
 résister?²⁷

L'importance des exécutions pour Manuel est telle
 qu'il croit, dit - il à Ximénès, avoir "vécu hier le jour
 le plus important de ma vie."²⁸ Et ses victimes ne sont
 certainement pas deshumanisées mais des "hommes" qui
 donnent à l'angoisse de Manuel toute sa gravité. L'univers
 de la guerre pour Manuel est devenu l'univers de la mort,

²⁶ Malraux, L'Espoir., p. 382.

²⁷ Ibid., p. 390.

²⁸ Ibid., p. 401.

on n'y pénètre pas sans changements. Or, la hiérarchie nécessaire que Manuel accepte de gravir, avec tous ses échelons, ne va pas sans sacrifice :

Je prends sur moi ces exécutions : elles ont été faites pour sauver les autres, les nôtres, dit-il à Ximènes. Seulement, écoutez : il n'est pas un des échelons que j'ai gravis dans le sens d'une efficacité plus grande, d'un commandement meilleur, qui m'écarte davantage des hommes. Je suis chaque jour un peu moins humain.²⁹

La hiérarchie dans les responsabilités est de plus de plus indispensable et les degrés et échelons se multiplient. Pour ordonner la confusion politique, un nouveau dispositif s'établit, on "renonce aux corrélations horizontales. Une architecture verticale, répressive se met en place",³⁰ comme le remarque Ximènes : " L'homme est trop petit "pour" agir et ne rien perdre de la fraternité."³¹ Il est évident que l'acte "meurtrier" qu'exige le rôle de commandement de Manuel réduit ses contacts fraternels avec les autres.

²⁹ Ibid., p. 402.

³⁰ Sud, André Malraux. Fraternité et Fertilité., p. 14.

³¹ Malraux, L'Espoir, p. 402.

L'écart entre la fraternité et la hiérarchie de l'autorité arrive à un point maximum entre les hommes et le parti politique. Malraux ne laisse aucun doute au sujet de la responsabilité de Manuel; mais comme le dit Manuel à son camarade Ximénès, "être rapproché au Parti ne vaut rien si c'est être séparé de ceux pour qui le Parti travaille"³² Profondément humain et non pas idéologue ou doctrinaire, Manuel qui se lie au parti se sent de plus en plus privé de tout contact humain quoi qu'il soit certain d'avoir raison et de faire ce qu'il faut. Garcia a remarqué que l'âge des partis commence, "âge qui prescrira l'anéantissement de toute pensée individuelle au profit de l'action efficace."³³ En cas de victoire, la politique communiste ne contraindra-t-elle pas ceux qui l'admirant à admettre l'organisation à un Etat totalitaire et coercitif? Les hommes seront-ils aussi fraternels, aussi proches comme en ce moment de guerre? Malraux fait aussi surtout poser par l'un de ses personnages les plus importants, une question; c'est sans doute la plus importante que l'on puisse poser aux antifascistes: "Etes-vous sûr que, demande Garcia à Magnin, parmi vos aviateurs, le type du communiste qui au début est mort en criant: Vive le prolétariat! ou: Vive le communisme! ne crie pas aujourd'hui, dans les

³² Ibid., p. 402.

³³ Harris, André Malraux. Ethique comme fonction de l'Esthétique, p. 30.

mêmes circonstances : Vive le Parti...?"³⁴ Aucune garantie n'est fixée pour la société nouvelle. Tel est le tragique révolutionnaire et il n'a pas de dénouement. Faudrait-il refuser à agir? Non certes. Si Malraux croit à la direction de gauche comme à "l'accomplissement définitif de l'homme, il ferait triompher l'un des partis, mais ses personnages, du moins ceux qui incarnent autre chose qu'une fonction et en qui il a mis un minimum de psychologie-savent qu'après la victoire, il faudra recommencer pour l'essentiel"³⁵

L'exigence première de la la fraternité, c'est de réduire la misère d'aujourd'hui et de faire reculer les adversaires. Si elle disparaît définitivement dans les lendemains de la victoire, la faire revivre sera la tâche des hommes de demain.

4.3 LA POSITION DE MALRAUX A L'EGARD DE L'ORGANISATION ET DE LA FRATERNITE

L'effort de réconciliation pour des attitudes opposées n'est pas seulement celui des antifascistes qui tâchent d'organiser l'Apocalypse, c'est aussi celui de Malraux lui-même qui tâche de se convaincre de la nécessité d'adopter l'attitude communistes. "Le ton passionné des discussions du livre, écrit Carduner, leurs thèmes sans

³⁴ Malraux, L'Espoir, pp. 492 - 3.

³⁵ Domenach, Le Retour du Triguque, p. 182.

cesse repris et confrontés, ce ballet pathétique d'objections, de réponses, d'hésitations, tout cela passe aussi en Malraux lui-même"³⁶ Le dialogue continu entre les membres du groupe héroïque aussi bien que le dialogue de ceux qui expliquent et justifient leurs propres positions, tout cela suggère que Malraux est conscient des problèmes posés par la thèse stalinienne de l'efficacité. Si cette thèse stalinienne est affirmée comme une nécessité, il paraît significatif que le porte-parole le plus conséquent en soit le commandant Garcia qui n'est pas communiste. Il n'a qu'une admiration mesurée pour les communistes et il fait qu'il ne soit attaché à aucun parti politique fait de lui un porte-parole digne de confiance pour la thèse de l'efficacité. C'est toujours lui qui, dans le livre, s'efforce de discerner intellectuellement la situation de la guerre civile. Il y a une longue conversation pittoresque dans le musée Santa-Cruz de Tolède, anarchistes catholiques et communistes sont en pleine confrontation. Lorsqu'un bureaucrate communiste déclare à l'anarchiste le Négus que "concrètement, on ne fait pas de la politique avec votre morale", Garcia retorque aussitôt: "La complication, et peut-être le drame de la révolution, c'est qu'on ne la fait pas non plus sans."³⁷ On doit faire de la politique en tenant compte de toutes les

³⁶ Carduner, La Création romanesque chez Malraux, p. 129.

³⁷ Malraux, L'Espoir, p. 204.

données humaines, donc de la morale. Garcia agit résolument contre Franco, aux côtés des communistes mais " c'est le contraire d'un inconditionnel." ³⁸ A la fin du roman, lorsque la transformation de l'Apocalypse en arme suggère que la victoire n'est pas impossible, l'aviateur Magnin, lui aussi non communiste, demande à Garcia ce qu'il pense des communistes. Garcia répond: "Mon ami guernico dit:" Ils ont toutes les vertus de l'action - et celles - là seules" Mais en ce moment, c'est de l'action qu'il s'agit." ³⁹ Garcia n'apparaît pas comme un idéologue communiste, Magnin non plus d'ailleurs mais comme un combattant dans une guerre juste qui voit dans la direction communiste la meilleure solution possible de gagner la guerre. La position de Malraux est identique à celle des non-communistes de gauche. "Si le livre de Malraux, l'Espoir, est un livre engagé, a remarqué Merleau-Ponty, c'est dans la mesure où, à l'intérieur du livre, on sent constamment les hésitations de Malraux, ce qui le gêne dans la politique à laquelle il est associé." ⁴⁰ Et plus encore: "Quand Malraux redécouvrit qu'en politique l'efficacité est la première des règles, a ajouté Merleau-Ponty en se souvenant

³⁸ Gaillard, Présence littéraire. Malraux, p. 113.

³⁹ Malraux, L'Espoir, p. 492.

⁴⁰ Cité par Carduner, La Création romanesque chez Malraux, p. 130.

de la Condition Humaine et L'Espoir ses deux plus beaux livres montrent assez qu'ils n'accepta pas sans débats cette idée"⁴¹

D' ailleurs, quoi qu'il y ait un grand nombre de discussions pour confirmer la thèse de l'efficacité, on peut remarquer dans le roman que cette nécessité de la discipline est présentée comme "une nécessité du moment."⁴² Ce sont le contexte et la pression de la guerre qui font que les antifascistes se soumettent à cette nécessité tout en reconnaissant la supériorité de valeurs éthiques. Même Manuel qui a totalement accepté la nécessité de l'action militaire n'est pas présenté par l'auteur comme un chef absolu. Etre un chef, pour Manuel, veut dire assumer le commandement nécessaire dans une guerre juste. "Manuel n'est pas valorisé, écrit Susan Rubin Suleman dans son livre, en tant que chef "permanent" ou "essentiel" ni comme chef politique, mais comme chef militaire dans une circonstance précise et limitée" Enfin, le narrateur discret suggère dans son commentaire se rapportant à Manuel que la paix fera résurgir un jour toutes les possibilités humaines: celle de l'art, celle de la tendresse, celle du bonheur:

Peut - être, comme le disait Ximènes, avait-il

⁴¹ Cité par Carduner, La Création romanesque chez Malraux, p. 130.

⁴² Susan Rubin Suleman, Le Roman à Thèse, p. 168.

objective, écrit Picon, mais à un lyrisme impérieux"⁵. Les événements vécus qui donnent à l'oeuvre sa matière conviennent aux capacités de l'expression de l'écrivain. Evoquant la réalité objective de son temps, Malraux nous invite à plonger, avec son style propre, dans la guerre d'Espagne: son temps est accordé à son drame. Et l'Espoir, un livre assurément proche de la vie de l'auteur, devient roman célèbre, non certes parce qu'est un reportage, mais car il est "la grandeur de l'univers chanté."⁶

Cet "univers chanté" dans lequel Malraux lui-même et ses héros romanesque Magnin, Manuel, Garcia, Attignies,...- déploient leur énergie, est l'occasion pour l'auteur d'encourager l'homme dans ses manifestations les plus élevées dans sa participation à l'histoire et dans la création romanesque à ne pas perdre l'espoir en luttant pour la cause la plus juste, l'humanité. Dans la réussite ou l'échec vers lesquels marche l'homme, il y a de la noblesse à briser toute médiocrité car la souveraineté de l'homme est moins dans la victoire quoique importante que dans la motivation collective, proposant la force, l'honneur et la grandeur d'être homme. Malraux lui-même

⁵ Picon, Malraux par lui-même, p. 19.

⁶ Ibid., p. 17.

trouve sa vie. Il était né à la guerre, né à la responsabilité de la mort (. . .) Un jour il y aurait la paix. Et Manuel deviendrait un autre homme, inconnu de lui - même, comme le combattant d'aujourd'hui avait été inconnu de celui qui avait acheté une petite bagnole pour faire du ski dans la Sierra. Et sans doute en était - il ainsi de chacun de ces hommes qui passaient dans la rue, qui tapaient d'un doigt sur les pianos à ciel ouvert leurs opiniâtres romances, qui avaient combattu hier sous les lourds capuchons pointus. Autrefois, Manuel se connaissait en réfléchissant sur lui - même ; aujourd'hui, quand un hasard l'arrachait à l'action pour lui jeter son passé à la face. Et, comme lui et comme chacun de ces hommes, l'Espagne exsangue prenait enfin conscience d'elle - même, semblable à celui qui soudain s'interroge à l'heure de mourir. On ne découvre qu'une fois la guerre, mais on découvre plusieurs fois la vie.⁴³

C'est cette méditation de Manuel sur ce qu'il est devenu se termine cette immense fresque de la guerre civile. La manière dont Malraux termine ce roman nous semble capitale non seulement parce qu'elle aboutit bien

⁴³ Malraux, L'Espoir, pp. 497 - 8.

à une prise de conscience mais aussi parce que la fatalité de l'acte meurtrier sera dépassé par la liberté d'une vie pleine de possibilités qu'il retrouve à la fin du roman. Par ailleurs, ici, pour terminer son roman, Malraux lie la musique à la conscience d'une fraternité qui "rattache l'individu à la coulée de la vie humaine."⁴⁴ Manuel, après être passé par l'épreuve de la guerre et du commandement, entre dans une église bombardée et joue un air de Beethoven:

Comme la musique supprimait en lui la volonté, elle donnait toute sa force au passé (...) comme le samnambule qui soudain s'éveille au bord du toit, ces notes descendantes et graves lui jetaient dans l'esprit la conscience de son terrible équilibre-de l'équilibre d'où on ne tombe que dans le sang."⁴⁵

c'est par cet équilibre humain que Manuel venait d'être plongé dans le sang de la guerre; cet équilibre semble être pressenti par chaque soldat à Brihuega. Ici, Malraux se sert de la musique pour présenter non seulement le lien entre les hommes mais aussi la survie de l'humanité. Manuel retrouve la musique et la continuité de la vie fraternelle des hommes; il s'agit évidemment d'une découverte imposée par l'expérience, c'est-à-dire, par l'action. Il trouve dans la musique l'apaisement capable de le délivrer de la solitude. Plus encore, elle minimise en nous le souvenir

⁴⁴ Smith, Le Meurtrier et la vision tragique, p. 139.

⁴⁵ Malraux, L'Espoir., p.497.

des horreurs apocalyptiques d'une guerre cruelle et nous fait penser que, peut-être, au delà du tragique de la mort, le bonheur reste possible, justifiant ainsi le titre du livre: L'Espoir." La littérature lorsqu'il s'agit du bonheur, écrit Malraux dans une note en marge du livre de Picon, est un pauvre moyen en face de la musique.⁴⁶ La musique comme image d'une fraternité intense dans la vie humaine est donc le symbole du bonheur, et son absence presque totale dans le roman donne tout son relief à cette page finale de L'Espoir.

Or, c'est justement pour faire vivre l'espoir représenté par la fraternité que l'auteur de L'Espoir accepte la nécessité de la discipline afin de gagner la guerre. L'Espoir, donc, ne présente pas une thèse de propagande qui consiste à nier les valeurs éthiques et n'affirmer que celle de l'efficacité. Le lecture que propose Susan Rubin Suleiman est nuancée. Selon Suleiman, "ce n'est pas l'art qui affirme ou "glorifie" la valeur de la fraternité tandis que la thèse affirme la valeur de l'efficacité. C'est la thèse, indissociable de "l'art", qui affirme les deux, dans un argument qui dit qu'afin de faire triompher la fraternité des hommes (la fraternité est la valeur républicaine), il est d'abord nécessaire

⁴⁶ Picon, Malraux par lui-même, p. 64.

de gagner la guerre."⁴⁷ La scène fameuse de la descente de la montagne où le cortège des aviateurs blessés traverse les villages dans une atmosphère de communion avec le peuple d'Espagne rappelle les raisons profondes de la guerre: la fraternité des hommes rappelle que c'est la valeur éthique qui est importante tandis que les efforts acharnés des combattants en ferveur de l'efficacité rappellent que la guerre doit être gagnée. Et dans la communion à laquelle chacun des personnages peut se lier, il découvre que "la fraternité humaine est, contre le destin, le plus-ferme rempart"⁴⁸ L'auteur de L'Espoir. écrit:

Magnin avait maintenant l'habitude de cette paix de commencement du monde au - dessus de l'acharnement des hommes; mais, cette fois les hommes n'étaient pas vaincus.

L'indifférente mer de nuages n'était pas plus forte que ces avions partis aile contre aile, en vol aile contre aile, vers un même ennemi, dans l'amitié comme dans la menace cachée partout sous ce ciel tranquille; que ces hommes qui acceptaient tous de mourir pour autre chose

⁴⁷ Suleiman, Le Roman à Thèse, p. 172.

⁴⁸ Picon, Malraux par lui-même, p. 172.

qu'eux - mêmes, unis par le mouvement des compas dans la meme fatalité fraternelle.⁴⁰

Cette séquence si belle du roman sans doute sera dans toutes ses images "une apothéose de la fraternité."⁵⁰ Militairement, cette action relatée est réussie : les aviateurs détruisent le champ clandestin fasciste mais un avion républicain a été abattu et Magnin va chercher avec difficulté les aviateurs morts ou blessés dans l'immensité sourde de la montagne. Cette scène importante illustre exactement les paroles que Scali a adressé à Alvear : "Les hommes unis à la fois par l'espoir et par l'action accèdent, comme les hommes unis par l'amour, à des domaines auxquels. Ils n'accèderaient pas seuls"⁵¹ Cette scène témoigne donc d'une fraternité virile et de la rencontre des hommes avec leur destin, non par hasard, mais par avoir choisi de lutter pour le bonheur et la liberté. Le cadavre dans son cercueil, les blessés sur les civières se sont mesurés avec la mort; ils ont affronté leur destin en face à face, en luttant pour leur idées, pour leurs frères et ils témoignent eux aussi de la grandeur de l'homme:

⁴⁰ Guillard, Présence littéraire: Malraux, p. 108.

⁵⁰ Malraux, L'Espoir, pp. 318 - 9.

⁵¹ Ibid, pp. 472 - 3.

Obsédés par les pierres du sentier, ne pensant qu'à ne pas secouer les civières, ils avançaient au pas, d'un pas ordonné et ralenti à chaque rampe ; et ce rythme accordé à la douleur sur un si long chemin semblait emplir cette gorge immense ou criaient là - haut les derniers oiseaux, comme l'eut emplie le battement solennel des tambours d'une marche funèbre. Mais ce n'était pas la mort qui, en ce moment, s'accordait aux montagnes : c'était la volonté des hommes.⁵²

La grande séquence sur la montagne révèle le schème initial qui hante Malraux et que nous retrouvons partout dans son œuvre: le combat lucide et volontaire, la mort et la transfiguration de l'homme car "étant le seul animal qui sache qu'il doit mourir, il peut consentir à sa mort mieux, en faire un acte signifiant"⁵³ Il y a, dans cette lucidité d'une cause juste et nécessaire pour laquelle on combat sans réserve et sans illusion, une grande force d'évidence qui peut, et tout cas, briser la médiocrité humaine. Chez Malraux, "l'affirmation de son énergie, écrit Jean-Maric Domenach, pousse un homme au-delà de lui-même et crée déjà des liens plus vrais entre lui et le monde."⁵⁴

⁵² Ibid, pp. 427 - 3.

⁵³ Carduner, La Création romanesque chez Malraux, p. 105.

⁵⁴ Domenach, Le Retour du Tragique, p. 180.

CONCLUSION

Il apparaît clairement que l'Espoir passe de l'héroïsme pour lui-même, avec des actions isolées, à l'héroïsme pour donner un sens à la vie et pour créer une fraternité. Cette oeuvre où les personnages paraissent s'affronter où tous combattent comme des diables dans la guerre d'Espagne est en réalité une oeuvre de conciliation. On voit tout s'assouplir: Magnin et Manuel, militants de métier, le savant Garcia, tous se posent la question et la résolvent fragmentairement. Il s'agit du grand problème qui a hanté Malraux-ne pas perdre, en acceptant les étouffantes nécessités de l'organisation rigoureuse, la raison de la guerre qui est le salut de la valeur humaine. Et bien que Malraux, sous prétexte de lutter contre l'intervention fasciste des années trente, accepte de se rallier au mouvement de gauche, l'Espoir n'est point une apologie du communisme, mais l'éloge de la fraternité virile. Chaque personnage qu'il soit communiste ou anarchiste se mobilise avec les autres dans la fraternité contre les ennemis communs: les franquistes haïssent le peuple, représentant ainsi l'oppression et l'humiliation. Chaque fois qu'un des héros républicains exprime la raison pour laquelle il se lance dans la lutte collective-du paysan Barca qui dit: "Le contraire de l'humiliation, c'est la fraternité",¹ jusqu'à l'intellectuel.

¹ Malraux, L'Espoir, p. 98.

Guernico qui dit que "j'ai vu le peuple d'Espagne, cette guerre est sa guerre, quoi qu'il arrive; et je resterai avec lui."² Cette raison fonctionne ^{comme} porte parole des valeurs de l'oeuvre. Le groupe "héroïque" affirme défendre certaines valeurs ^{comme celle} de faire maintenir "une aristocratie humaine"³ : la dignité, la fraternité, la justice sociale, le bonheur de l'humanité. Par "cette dichotomie entre les "bons" et les "méchants,"⁴ il ne paraît en effet ^{pas} étonnant que le roman exclut explicitement la présence des fascistes puisque l'écrivain répugne à introduire les valeurs négatives que sont celles des ennemis de l'univers de la grandeur pour lequel luttent les héros réunis.

Chez Malraux, il y a l'inversion de ce qu'a enseigné Nietzsche selon lequel ce qu'un homme exprime dans son oeuvre est ce qui lui manque. Ce qui est présent dans l'oeuvre de Malraux n'est pas différent de sa vie réelle: sujets, événements, images de l'Espoir surgissent de ses véritables expériences, de sa participation effective à la guerre d'Espagne. L'expérience enrichit l'imagination de Malraux et rend vivant ses personnages. "Les vécu n'aboutit pas à la notation

2 Ibid., p. 304.

3 Clouard, "Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours (de 1915 à 1960)", p. 294.

4 Suleiman, Le roman à Thèse., p. 166.

a construit l'oeuvre qui "donne conscience à des hommes de la grandeur qu'il ignorent en eux."⁷

A propos de l'Espoir, l'écrivain se rend bien compte que la lutte contre toute humiliation ne peut se terminer en une seule génération. La défaite finale des antifascistes, après l'époque de l'Espoir, révèle que le rêve de Malraux n'est pas encore réalisable. Le roman est un cas rare, puisque le conflit spécifique que l'écrivain raconte est un conflit réel et qu'il n'est pas terminé lorsque le livre paraît. Malgré tout, la lutte acharnée des antifascistes, ce chant profond lors d'un moment privilégié, représente non seulement une expression importante du peuple d'Espagne, mais aussi et surtout le chant qui constitue "Une réserve d'humanité en Europe"⁸

"Je ne crois pas me hasarder, écrit André Billy en disant qu'avec L'Espoir, le front Populaire vient, grâce au talent d'un écrivain français de gagner littérairement la guerre civile."⁹

Alors que la plupart des écrivains ne vivent que dans le monde des mots, l'image de Malraux est celle de

7 Cluard, Histoire de la littérature française du symbolisme jusqu'à nos jours (de 1915 à 1960), p. 294.

8 Suarès, Malraux, celui qui vient, p. 40.

9 Lacouture, André Malraux. Une vie dans le siècle, p. 257.

quelqu'un de fasciné par le goût du risque et qui nous révèle les années trente, avec une forte tendance à vouloir faire de la politique. Son oeuvre nous apporte "la révélation d'une personnalité qui se définit sans doute par ce que la vie lui apporte"¹⁰ Les jeunes gens des années trente admirent en lui un écrivain engagé qui résiste jusqu'au bout contre le péril fasciste et exalte dans l'Espoir la valeur présente au milieu du tragique de la guerre qu'il recherche inlassablement. L'Espoir, quoi qu'il paraisse moins populaire, semble-t-il, que la Condition Humaine, est une expression privilégiée de la fraternité révolutionnaire. L'Espoir est du reste une des oeuvres marquantes des années trente. On trouve chez Saint Exupéry cette noblesse de la vie dans son ouvrage, inspiré par ses expériences professionnelles qui s'élargit dans le sens de l'humanité; et puis chez Camus qui parvient, lui aussi, à la communauté humaine. Malraux qui est le contemporain et le maître de ces écrivains parvient à nous proposer une littérature virile-une peinture extraordinaire de la réalité combative-; l'Espoir est nourri par l'atmosphère fraternelle qu'entretient l'acharnement de l'homme pour une telle idéologie. Les phrases d'André Gide peuvent ainsi résumer cette conclusion: "cette noblesse naturelle, cette grandeur secrète, cette conscience de la

¹⁰ Picon, Malraux par lui-même, p. 7.

dignité humaine, je les retrouve partout dans l'oeuvre de Malraux, et c'est aussi le trait le plus marquant de sa propre figure"¹¹



ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

¹¹ Ibid., p. 182.